

Politique africaine n° 110 juin 2008

HALEN (Pierre) et

WALTER (Jacques) (dir.)

*Les Langages de la mémoire. Littérature,*

*médias et génocide au Rwanda*

Metz, université Paul Verlaine-Metz,

Centre de recherche « Écritures »

Coll. « Littératures des mondes

contemporains », série Afriques n° 1,

2007, 403 pages.

Ce volume reprend les actes d'un colloque tenu à Metz, sous le même titre, en 2003. Il s'agit d'une entreprise ambitieuse qui se propose d'explorer, dans leur diversité, les « langages » mis en œuvre par les artistes et les écrivains, y compris les auteurs de bandes dessinées et les dramaturges, mais aussi les journalistes et les témoins, dans leur souci de constituer une mémoire du génocide des Tutsi au Rwanda. On sait que toute forme de langage s'appuie sur des codes qui exercent eux-mêmes des contraintes sur le message, et donc induisent des effets secondaires dont la gestion, dans un domaine aussi sensible, appelle forcément la réflexion.

L'introduction esquisse trois modalités de gestion de cette mémoire, trois attitudes devant le génocide. La première insiste sur ce qui, dans l'horreur de l'événement, dépasse l'entendement et défie la raison : le mal absolu, l'ombre « d'*Imana* », une incompréhensible fatalité ou encore une figure de la barbarie induisant une rhétorique du « silence » et des énoncés fragmentés. La seconde attitude est narrative et tentée par une explication simple, à la recherche d'un grand coupable, qui peut varier selon les auteurs (les Blancs, les prêtres, les colons...). La troisième attitude cherche des explications historiques qui n'excusent rien mais permettent de comprendre des pratiques meurtrières qui n'ont pas attendu 1994 pour s'épanouir dans une certaine forme d'impunité, et en tout cas de cécité, de la part de la communauté francophone.

En tout cas, le génocide rwandais ne relève pas de l'indiscible : il est inscrit dans une histoire et même une histoire culturelle, que l'on peut essayer

de dérouler. C'est le propos d'une première partie, consacrée aux « discours d'avant ». J. Semujanga y analyse en profondeur les discours d'exclusion qui ont marqué les premières décennies d'indépendance : nécessaire contextualisation historique, dans laquelle les universitaires ne font pas belle figure ! Je retiendrai l'analyse de J. Ngorwanubusa sur l'élaboration du mythe hamite dans deux romans : *Les derniers rois magés* de P. de Perugia et *Afrique* d'O. Marchal. Il montre la représentation mythifiante qui a dominé les imaginaires jusqu'à la fin du siècle dernier et dont je ne suis pas sûr qu'elle ait disparu des catalogues d'agences de tourisme. Il cite aussi les premiers écrivains francophones du Rwanda et l'on regrette qu'il ne donne pas une analyse de l'œuvre de S. Naigiziki, à laquelle un autre colloque messin avait été consacré et qui aurait éclairé ici certains aspects du débat.

P. Halen complète cette étude du romanesque mythologique des Grands Lacs par quelques documents sur la fascination suscitée par les Tutsi ; il faut partir de ces représentations, qui ont une histoire, pour comprendre les délires à venir. Ces études monographiques sont d'un grand intérêt, et le livre en comporte plusieurs autres dans les cinq parties qui suivent, consacrées au « travail de la mémoire », aux langages spécifiques du théâtre, de la photographie, des médias et de la littérature. D'une partie à l'autre, les questions peuvent rebondir ou se croiser. Ainsi, P. Kerstens donne la parole aux Rwandais et pas de manière allusive : il présente les textes originaux de chansons, accompagnés de leur traduction, et montre qu'il existe une production verbale contemporaine au Rwanda. Le même chercheur belge, décidément polyglotte et pas seulement philologue, nous offre plus loin l'analyse d'un roman flamand à succès – *Berminde Schurken* (« Chères canailles ») –, un texte qui, selon lui, ne fait que renforcer les stéréotypes que l'auteur prétend combattre : bonne volonté et clichés ne suffisent pas à inverser des décennies de représentations coloniales. Je crois que ces éclairages non français sont importants pour éviter le consensus flo y i entoure ces questions chez nous.

Les analyses de la littérature féminine de témoignage ouvrent des voies que l'on voudrait voir plus souvent empruntées. Comment, par exemple, sont-elles produites, éditées ? Quel est le travail accompli entre informateurs et auteurs ? Il est intéressant de se demander, comme le font V. Bonnet et É. Sevrain, comment elle s'est constituée. Le premier film parlé en kinyarwanda sur le génocide, *Munyurangabo*, a été présenté à Cannes en 2007, treize ans après : il est l'œuvre d'un Coréen, L. I. Chung. Pourquoi les Rwandais sont-ils si silencieux dans leur propre langue ? Telle est pour moi la principale question qui surgit de ce livre. Pourquoi ne pas nous donner plus d'information sur ce qui se joue dans les traductions du tribunal d'Arusha, par exemple ? L'article de D. Delas sur Jean Hatzfeld a le mérite de poser de bonnes questions, même s'il s'arrête en chemin : il constate que l'auteur est « épaulé par une excellente équipe de kinyarwandophones qui ont su garder dans la traduction les africanismes qui émaillent le texte et lui donnent son charme. Il leur rendra hommage dans le second livre, mais on aimerait tout de même en savoir plus sur ce point » (p. 396). D. Delas analyse la rhétorique travaillée de l'ancien correspondant au Kosovo et en Tchétchénie, J. Hatzfeld, devenu écrivain au Rwanda et dont le succès étonne un peu par son ampleur. Surtout si on le compare, comme le fait fort à propos Delas, avec la nouvelle d'A. Ruyi, Nemo, publiée à la Pensée universelle (1979), ignorée de la critique et de l'histoire littéraires. Nous avions, quelques mois après le génocide, publié dans *Politique africaine* (n° 55, octobre 1994, p. 111-115), un article sur la « Nécessité du travail de la mémoire » qui analysait la position de la revue au cours des quinze années précédentes. Plus que jamais il convient de compléter cette démarche par une forte dose d'histoire pour que les langages de la mémoire ne demeurent pas incompréhensibles, voire intraduisibles, enfermés à nouveau dans le silence.

Alain Ricard

MBOGONI (Lawrence E. Y.)

*The Cross versus the Crescent.*

*Religion and Politics in Tanzania from the 1880's to the 1990's.*

Dar es-Salaam, Mkuki na Nyota Publishers, 2005, 230 pages.

L'objectif de cet ouvrage est d'expliquer les affrontements violents qui ont opposé chrétiens et musulmans en Tanzanie dans les années 1990, notamment les émeutes qui visèrent les bouches et les éleveurs de porc à Dar es-Salaam en février 1998 et les conflits autour du port du vu des femmes à l'école qui enflèrent à la même époque. L'auteur tente de répondre à un pamphlet publié par un activiste musulman (H. Njor Mwembachai Killings, Ottawa, Globalink communications, 2000), interdit en Tanzanie, et relate le même événement. L'idée de l'auteur est de replacer ces incidents violents dans leur contexte historique et théologique est fascinante, mais tentative est un échec.

D'abord le livre, malgré des efforts louables, aurait nécessité plus de travail pour maîtriser correctement l'histoire de la Tanzanie avant 1990, ainsi que les enjeux théologiques très pointus de la relation et de la représentation réciproque de l'islam et du christianisme depuis leur origine jusqu'à nos jours. La bibliographie est riche (mais il manque des références importantes). Par exemple l'un des grands classiques de l'histoire de l'Afrique contemporaine, l'ouvrage de J. Iliffe (*A Modern History of Tanganyika*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979) n'a pas été utilisé alors même qu'il répond à bien des questions que se pose Mbogoni. D'autres références abrégées, citées dans le texte (par exemple Walsh 1999, p. 154) ne se retrouvent pas dans la bibliographie. Mais ensuite le principal problème de cet ouvrage est sa conception monolithique de la religion en relation au texte qui tient trop de la paraphrase. Dans l'introduction par exemple, l'auteur compare la vision qu'ont les chrétiens de l'islam et ce